

CENTRE D'ARCHEOLOGIE INDUSTRIELLE

INFORMATIONS

En guise d'éditorial

Monuments et sites :

- W. Kaefer : Les papeteries Intermills (division Steinbach) de Malmedy
- J. Laudy : La cheminée carrée de St.-Antoine-Vedette à Boussu
- A. Brauman : Le familistère des usines Godin et Cie à Bruxelles (1887)

La conservation du patrimoine d'archéologie industrielle :

- J.-P. Ducastelle : Les carrières de Maffle

Les activités du Centre :

- La fiche d'inventaire
- Le colloque annuel

Table des matières du bulletin flamand.

première année — n° 1 — janvier 1975 — trimestriel

secrétariat de rédaction : bibliothèque royale albert I — cartes et plans
boulevard de l'empereur 4 - 1000 bruxelles

EN GUISE D'ÉDITORIAL ...

C'est un truisme de constater que l'Archéologie industrielle a fait son entrée en Belgique, et qu'elle l'a réussie. Depuis la campagne menée par Mlles Marinette Bruwier, Anné Meurant et Christiane Piérard pour la préservation et la meilleure connaissance du prestigieux ensemble monumental du Grand-Hornu, l'opinion publique a été *sensibilisée*, comme on aime tant dire aujourd'hui. En fait, le Grand-Hornu a été pour la Belgique ce que le Portique Dorique de la gare londonienne d'Euston avait été pour la Grande-Bretagne : le catalyseur, le révélateur aussi d'un intérêt nouveau du public pour un aspect jusqu'alors peu connu du patrimoine monumental du pays.

Certes, ce mouvement d'intérêt avait été préparé par quelques précurseurs isolés, mais tenaces. Je voudrais évoquer, dans ce premier numéro, la mémoire du chevalier Vierendeels, celle de René Evrard, celle de Jacques Breuer encore. Ils n'ont été entendus, sans doute, que dans des cercles assez fermés, chez nous et à l'étranger. Mais ils ont aplani les chemins.

Le succès récent — et considérable — de l'Archéologie industrielle a fort heureusement coïncidé avec un effort d'approfondissement scientifique. Feu Jan Dhondt, le premier, créa, dans le cadre de son Séminaire d'histoire contemporaine, un groupe de travail d'Archéologie industrielle. L'Université catholique de Louvain accueillit un premier mémoire de licence consacré à un thème d'Archéologie industrielle : le travail de M. François Roelants du Vivier sur *Les ateliers et la cité du Grand-Hornu de 1820 à 1850. Un exemple d'urbanisme industriel à l'aube du machinisme*. Aux universités de Bruxelles et de Liège, à Anvers, d'autres signes d'un indéniable intérêt firent leur apparition. Le succès du premier Colloque d'Archéologie industrielle tenu à l'Université de l'État à Mons et au Grand-Hornu les 26 et 27 mai 1973 vint le confirmer. Inattendu pour ses promoteurs, ce succès les confirma dans la conviction que *l'esprit du temps* était positivement orienté à l'endroit de leur recherche. Il les poussa aussi à donner une structure à leurs travaux.

Ils entendaient en effet — et ils entendent aujourd'hui encore — donner à leurs recherches un caractère aussi méthodique et aussi rigoureux que possible. Ils ont devant eux l'exemple des autres archéologies préhistorique, gallo-romaine, mérovingienne, médiévale et post-médiévale qui, au cours des dernières décennies, ont accompli, dans notre pays, de si remarquables progrès, notamment par l'affinement et la multiplication des méthodes d'approche.

Ils entendaient aussi — et ils entendent toujours — donner à l'Archéologie industrielle, un caractère spécifique. L'Archéologie industrielle n'est pas un géographie historique, ni exclusivement une description de paysages — même si la géographie humaine et l'étude de la formation des

paysages doivent de toute évidence jouer un rôle important et fécond dans la formation intellectuelle de ceux qui s'y adonnent. L'Archéologie industrielle n'est pas une section de l'histoire de l'architecture civile, même si — une fois encore — on n'y accomplira guère de progrès sans une bonne connaissance de l'architecture des dix-huitième et dix-neuvième siècles, et de son évolution. Ce n'est pas non plus une iconographie originale à mettre à la disposition de l'histoire économique et sociale — comme certains pourraient être tentés de le faire. C'est une archéologie qui a ses problèmes et ses tâches spécifiques : inventorisation des sites (dont Mme Marie Nisser a donné, pour les papeteries de Suède, un excellent exemple), description, typologie des bâtiments où les Allemands, notamment avec Bernhard et Hilla Becher, Heinrich Schönberg et Jan Werth, ont fait du travail pionnier, fouilles si la chose s'avère nécessaire (on en a déjà pratiqué en Angleterre, aux Etats-Unis), application de l'archéologie aérienne où un Belge, M. Charles Léva, a été sans doute le premier à apercevoir les possibilités de cette discipline qui a été si fructueuse pour les autres archéologues.

C'est avec le souci de répondre à ces préoccupations qu'a été fondé à Bruxelles, il y a quelques mois, un Centre d'Archéologie industrielle qui a son siège à la Bibliothèque royale Albert Ier, section des Cartes et Plans. Grâce au mécénat du Crédit communal de Belgique et de la Société nationale de Crédit à l'Industrie (SNCI), il a pu lancer deux jeunes chercheurs MM. Adriaan Linters et François Roelants du Vivier, dans une expérience d'inventorisation, dont les premiers résultats me paraissent riches; il prépare aussi une exposition qui se tiendra à Bruxelles fin 1975. Et aujourd'hui, il lance ce Bulletin d'information et de contact. Je suis heureux de le présenter au public.

Georges van den Abeelen.

MONUMENTS ET SITES

LES PAPETERIES INTERMILLS (DIVISION STEINBACH) DE MALMEDY

La première tentative de création d'un moulin à papier à Malmedy date de 1726 et ce sur les bords de la Warchenne, affluent de la Warche, en amont de la ville. Ce projet fut abandonné pour des raisons de salubrité : les eaux usées nuisaient aux tanneurs et drapiers installés plus bas, en aval. L'année 1736 aurait vu l'établissement d'un moulin à papier sur les bords de la Warche au lieu dit «en Marlyr» (1), mais c'est en 1750 que cette

(1) Selon THOMASSIN (Louis-Fr.), *Mémoire statistique du département de l'Ourte*, publié par Ch. de Luesemans chez les Bibliophiles liégeois, Liège, 1879, p. 463.

manufacture fut officiellement créée avec l'autorisation du prince-abbé Joseph de Nollet. Dom André Vecqueray, moine de l'abbaye, en fut la cheville ouvrière, bientôt il y construisit une cartonnerie et ces deux manufactures prirent une certaine extension. A la Révolution française ces biens de l'abbaye furent vendus et trois négociants malmédiens en devinrent propriétaires. L'un de ceux-ci, Henri Steinbach s'y intéressa particulièrement et en devint seul propriétaire. L'usine fabriquait surtout des cartons pour les drapiers et fabriques de soieries dénommées «cartes de Lyon». En 1813 l'usine occupait 14 ouvriers, consommait 25T. de chiffons par année et produisait 20 tonnes de papier. En 1841, alors que la manufacture compte 1 moulin et 6 cuves, Henri Steinbach abandonne la fabrication des cartons et achète une machine à papier chez la firme Bryan Donkin et C^o à Londres. Il perfectionne cette machine et fabrique dès 1848 du papier photographique, monopole qu'il partage avec les papeteries de Rives, dans l'Isère (France). En 1848 l'usine occupe 100 ouvriers dont 57 femmes. En 1882 les installations se complètent par l'adjonction d'une usine à cellulose. La fabrication du papier-support photographique devint une des spécialités de cette usine qui compte parmi ses clients les firmes Gevaert et Kodak. En 1890 il y avait quatre machines à papier et l'usine occupait 500 personnes. Les deux grandes guerres mondiales causèrent des préjudices non négligeables à cette industrie.

Alliée à l'«Union des Papeteries» en 1954 avec les «papeteries du Pont de Warche», autre usine de Malmedy créée en 1909, les «papeteries Steinbach et Cie» font maintenant partie du groupe «Intermills». Cinq «continues» y fonctionnent à l'heure actuelle.

Description des bâtiments les plus anciens dans leur état actuel

Le bâtiment le plus ancien date du début du dix-neuvième siècle. Il s'agit d'une construction en briques; longueur environ 25 m., largeur environ 8 m., à deux étages. Cet édifice comporte, latéralement, onze fenêtres à chaque niveau et trois fenêtres à chaque niveau sur la largeur. Le toit est à double versant et garni de part et d'autre de cinq lucarnes. Certaines fenêtres primitives, à huit carreaux, sont encore visibles. Seul le second étage est apparent du côté nord, tandis que du côté sud les premier et deuxième étages émergent des autres constructions de l'usine. A l'origine ce bâtiment était isolé des autres constructions aujourd'hui disparues ou englobées dans des bâtiments modernes.

D'autres constructions datent vraisemblablement de l'année 1885, année au cours de laquelle l'usine s'est fortement développée.

L'ensemble se compose de :

a) un vaste hall en briques d'environ 60m de long sur 8m de largeur; hauteur environ 10m. La toiture est à quatre versants. Le bâtiment est éclairé par de larges baies vitrées incorporées dans les versants inférieurs. Des annexes modernes y sont accolées.

b) un bâtiment en briques à soubassement en pierres du pays. Longueur : environ 25 m; largeur : 9 m. Fenêtres rectangulaires à petits carreaux; entablement en pierre. Deux étages. Intérieur remanié.

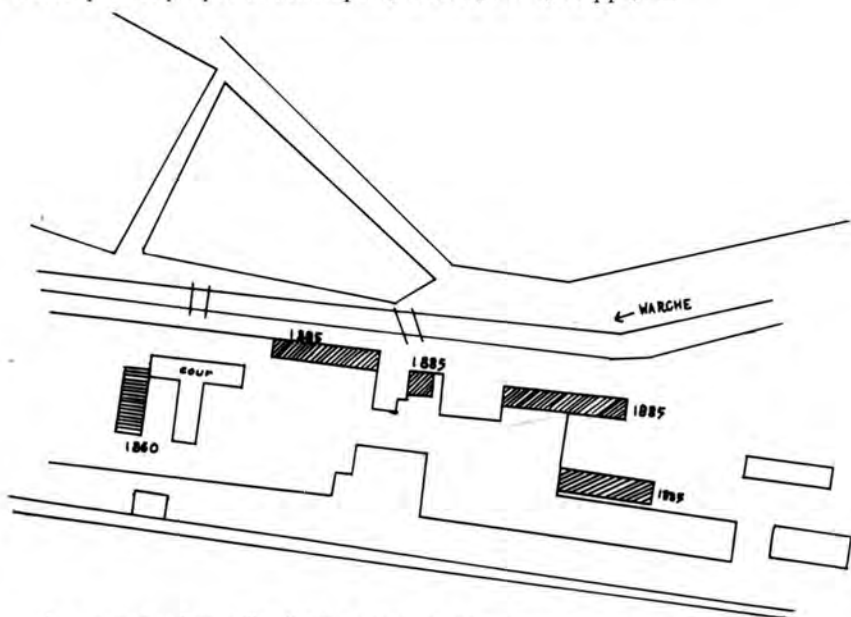
c) un bâtiment en briques de deux étages; environ 35 m. de long sur 8 m de large. Fenêtres rectangulaires à petits carreaux. A l'étage les fenêtres sont plus petites; les pignons sont aveugles. Intérieur remanié.

d) un bâtiment sans étage, en briques, soubassement en pierres du pays. Dimensions : environ 6 m sur 7 m. Il constitue l'angle d'un complexe plus récent. Le coin de ce bâtiment est arrondi; dans cette partie, une fenêtre murée. Une face comporte un portail encadré de deux fenêtres rectangulaires à entablement en pierre. Sur l'autre face : deux soupiraux murés et deux fenêtres du même type que ci-avant.

Toutes ces constructions servent actuellement de magasins et d'entrepôts pour marchandises diverses, sauf le dernier qui abrite une petite centrale hydraulique.

Walter Kaefér.

M.W. Kaefér est l'auteur de *L'Industrie du papier à Malmedy — notices historiques et propos anecdotiques*, Dison, 1971, 60 pp., ill.



Les papeteries Intermills, division Steinbach. Plan-masse, échelle : env. 1:2000

LA CHEMINÉE CARRÉE DE SAINT-ANTOINE-VEDETTE À BOUSSU

Le charbonnage de Boussu-Bois a été au XIX^e siècle une entreprise importante dont le puits de Saint-Antoine Vedette était un des centres d'exploitation. Comme à peu près partout dans le Borinage, tout travail avait pratiquement cessé en 1961.

Les superstructures ont actuellement disparu ou presque ... Que faut-il faire d'une cheminée carrée qui dominait l'ensemble et est une des dernières à scander le paysage, du moins dans la partie Ouest du Borinage ? Consultée, l'Administration des Mines de Mons a répondu qu'elle n'en connaissait pas d'autre du même type dans la région.

Il est certain que la typologie des cheminées d'usine n'est pas établie. D'après une note de la revue anglaise «Industrial Archeology», à Kirkcaldy en Ecosse, les cheminées rondes remplacèrent les cheminées carrées à partir de 1850 et les cheminées octogonales ont été rares (1).



(1) W. STEPHEN, «Kirkaldy factory chimneys» dans *Industrial Archeology*, vol. 6, 1967, p. 415.

La cheminée carrée de Boussu est antérieure à 1880. Voici quelques données fournies par la Société anonyme des Charbonnages du Borinage, à Cuesmes :

1° Cheminée carrée en briques d'une surface à la base de 56 m². Hauteur : 49 m. Elle est en bon état.

2° Date de restauration : 1952

3° Utilisation : Evacuation des fumées du four à reconformer les cadres de mine.

La Société Anonyme des Charbonnages du Borinage, toujours propriétaire des lieux, n'a pas l'intention de la démolir. Comme l'administration communale envisage l'acquisition du site afin d'y installer un complexe sportif, entouré d'habitations sociales et privées, un doute subsiste, jusqu'à présent, quant à la possibilité de la conserver, *mais je m'efforcerai de la préserver.*

Jean Laudy

Secrétaire communal de Boussu

LE FAMILISTÈRE DES USINES GODIN ET CIE À BRUXELLES (1887)

Mademoiselle Brauman a consacré en 1974 son mémoire de licence en archéologie et histoire de l'art à une « Contribution à l'étude de l'archéologie industrielle. La conception architecturale d'un logement social : le familistère des usines Godin et Cie à Bruxelles(1887) » sous la direction du professeur Martiny à l'Université Libre de Bruxelles.

S'il prend au citadin l'envie de se promener le long du Canal de Willebroeck, il apercevra au Quai des Usines, non loin du pont Teichmann, une bâtisse en brique à l'enseigne de la Continentale Menkès, et sans doute passera-t-il son chemin. Et pourtant ... Derrière cette façade que de nombreuses transformations ont désormais défigurée, se cache le seul exemple en Belgique d'un logement inspiré par la pensée de Fourier : un familistère.

Son histoire c'est avant tout celle d'un homme, Jean-Baptiste-André Godin, petit artisan d'Esqueheries, dans l'Aisne. Une prospérité rapide due à l'idée de substituer la fonte à la tôle dans la facture des poêles va lui permettre de réaliser un rêve mûri au cours de son expérience personnelle de la condition misérable de l'ouvrier : la construction pour les ouvriers de son entreprise d'un « Palais Social » qui leur procure pour une somme modique un logement décent et même confortable à proximité du lieu de travail.

Mais l'expérience ne se limite pas à cela. Godin a lu les œuvres de Fourier ; l'idée du phalanstère avec son mode de vie collectif, son système particulier d'organisation de l'espace et de circulation, tout cela il le reprend et



La cour intérieure du Familistère de Bruxelles lors d'une fête en 1888 — Archives Familistère de Guise (Aisne, France).

l'adapte à son projet pour créer en 1859, à Guise, dans l'Aisne, et 28 ans plus tard à Bruxelles un familistère. Qu'en résulte-t-il au niveau de la conception architecturale de ce logement social? Le parti adopté est celui d'une unité d'habitation conçue selon un plan très simple de répartition des logements sur un rez-de-chaussée et trois étages, autour d'une cour centrale abritée par une verrière; la circulation verticale se faisant par deux

escaliers placés aux angles de la cour, la circulation horizontale, par un balcon courant le long de chaque étage. Et au niveau du mode de vie? Sans doute la cellule familiale est-elle préservée par des appartements individuels, mais l'idée même d'une cour vitrée destinée à abriter les réunions entre habitants, les jeux des enfants, voire même les fêtes comme ce fut effectivement le cas, traduit chez son auteur le souci de faire du familistère avant tout un lieu social susceptible d'encourager la fraternité entre ses membres et de leur donner le sentiment d'appartenir en quelque sorte à une famille.

Une telle conception du logement social fut violemment critiquée par ses contemporains. On ne pardonnait pas à son auteur d'outrepasser le rôle, désormais assez courant, de l'industriel paternaliste pour tenter non pas d'émousser mais de maintenir et même de renforcer dans l'esprit de ses ouvriers le sentiment de solidarité et d'appartenance à une classe.

C'est pourtant ce qui fait tout le prix de cette expérience et son originalité, car, si le familistère est loin d'être en Belgique, au XIX^{ème} siècle, la seule ni même l'une des premières tentatives d'apporter une solution au problème du logement ouvrier, il est le seul à avoir proposé une architecture où s'inaugure un mode de vie collectif: cités, quartiers, rues restent toujours une juxtaposition de logements individuels répartis simplement de manière différente dans l'espace; seul le familistère, au-delà d'une solution au problème du logement ouvrier, s'affirme comme une formule architecturale implicitement tracée par les idées sociales qui la soutendent.

Ce témoignage d'une solution architecturale et sociale d'un problème lié à la Révolution Industrielle, Bruxelles a la chance de le posséder; mais qu'en adviendra-t-il? L'avenir du familistère ne paraît pas, du moins à court terme, menacé mais les transformations qui y ont été et continuent encore d'y être apportées détruisent progressivement sa structure et son aspect original. Aussi bien l'étude entreprise visait-elle à en préserver, tout au moins par le texte et l'image, le visage premier.

Annick Brauman.

LA CONSERVATION DU PATRIMOINE D'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

LES CARRIERES DE MAFFLE

Depuis le colloque du Grand-Hornu en 1973, le Cercle Royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la région est sensibilisé aux problèmes de l'archéologie industrielle. Les témoins régionaux de la révolution économique du XIX^{ème} siècle sont assez nombreux et intéressants bien que le pays d'Ath n'a jamais été une grande région industrielle. Des restes de

carrières (Ath, Maffle, Attre, Mévergnies, Lessines) voisinent avec les usines de l'industrie du bois (Ath) et les entreprises de transformation des produits agricoles comme les brasseries (Maffle, Ligne, Ath), les malteries (Lessines) ou les sucreries (Ath et Brugelette). Notre société est prête à collaborer à un inventaire régional.

Le site de Maffle, situé à trois kilomètres d'Ath sur la route de Mons, mérite, selon nous, d'être conservé et transformé en parc d'archéologie industrielle. L'Administration Communale, intéressée par nos propositions, a demandé à la Commission des Monuments et des Sites le classement des carrières, d'une salle de la brasserie d'un maître de carrière et de maisons ouvrières.

La site des carrières de Maffle (1), occupé depuis le début du XIX^{ème} siècle, s'étend entre la place actuelle du village et la chaussée de Mons à Ath. Il est traversé par la Dendre Orientale et le chemin de fer (lignes Jurbise-Tournai en 1848 et Saint-Ghislain-Ath en 1879). Il est bordé par la chaussée thérésienne de Mons à Ath et par la canal d'Ath à Blaton (1867).

La carrière de Pierre Rivière (devenue en 1861 la société Rivière Frères et Sœurs) s'est développée à partir de 1825 entre la Dendre et le chemin de fer. Un immense cratère de 30 mètres de profondeur, rempli d'eau depuis 1914 montre l'extension de cette entreprise qui a fait détourner le chemin principal du village, amené le déplacement du cimetière, de l'église et de la place communale. La carrière Cailleau et compagnie, installée à Maffle à partir de janvier 1853, a été absorbée par la société Rivière Frères et Sœurs vers 1877. La trace de son trou d'exploitation se voit actuellement dans la partie de la pièce d'eau qui s'étend le long du chemin de fer. Entre la Dendre et le trou de carrière, Pierre Rivière a installé des bureaux, une grange, des écuries et une habitation vers 1833. Ces bâtiments aux portes et fenêtres rectangulaires en pierre moulurée ont un aspect plutôt fonctionnel. Ils sont abandonnés et pourraient, après restauration, devenir un musée de la pierre et des carrières.

Un four à chaux continu, construit en moellons après 1884, présente encore les huit ouvertures par lesquelles les ouvriers retiraient la chaux et le foyer dans lequel les wagonnets déversaient alternativement du charbon et des pierres. Les deux plans inclinés d'accès à ce four sont difficiles à découvrir à cause de la végétation. Au pied de ce chaufour, la rampe de remontée des blocs se dirige vers la scierie située sur la rive droite de la Dendre. Ces bâtiments construits à partir de 1864 comprenaient des armures pour scier la pierre actionnées par la vapeur puis par l'électricité,

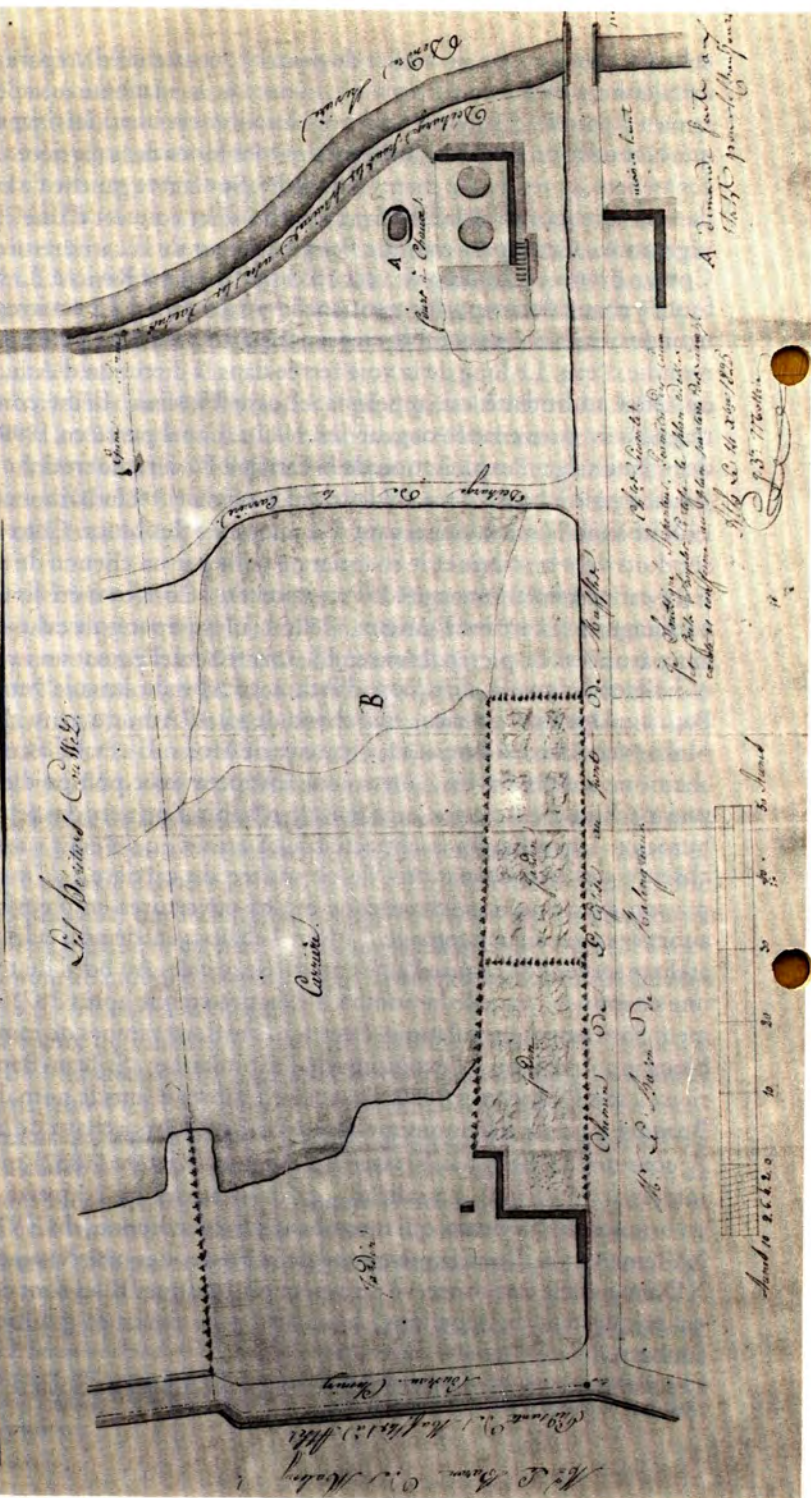
(1) Nous renvoyons le lecteur à nos articles parus ou à paraître dans le *Bulletin du Cercle Royal d'Histoire et d'Archéologie d'Ath et de la région et musée Athois*, 8^{ème} année, 41, septembre 1974, pp. 366-70, 1 annexe, et dans le *Bulletin trimestriel du Crédit Communal*, janvier 1975 (à paraître). Il y trouveront toutes les références justifiant nos affirmations.

la forge, des remises, un atelier de charbon, un atelier de réparation et les installations électriques. Si la cheminée de la machine à vapeur et les armures ont été démolies, leur implantation est bien dessinée de même que la fondation de la machine qui tirait les blocs de la carrière. À côté de ces ateliers, s'étendait le chantier de taille. Sur la rive gauche de la Dendre, dans la direction d'Ath, le terrain est boisé et couvert d'une abondante végétation. Cet espace marque l'emplacement de la carrière occupée par Cowez Frères et Sœurs puis vers 1855 par Auguste Rivière. Les restes de fours à chaux dormants forment une levée de terre d'aspect irrégulier. Le trou de carrière a été comblé en grande partie, sauf une petite excavation remplie d'eau. Le long de la voie ferrée dans la direction d'Ath, le terrain de relief tourmenté est appelé la «Bosse Thésin». Il est constitué de remblais en provenance des carrières. Un tunnel percé en 1899 mène au deuxième siège d'exploitation de la carrière Rivière, le trou du «Congo» (ainsi appelé à cause de la chaleur qui y régnait). Un bâtiment élevé en 1901 abritait la machine servant à la remontée des blocs. Ceux-ci étaient conduits vers la scierie et le chantier de taille par un chemin de fer dont le tracé est nettement marqué. L'extension du «Congo» a été limitée par le voisinage de la carrière Durieux. Celle-ci n'est séparée de celui-là que par deux avancées de pierre. L'ensemble forme actuellement un immense lac qui s'étend dans la direction d'Ath à gauche de la voie ferrée. Jean-Baptiste Durieux, un riche marchand de vin d'Ath, est venu s'installer à Maffle vers 1841 au bord de la chaussée de Mons. Il a établi avant 1850 un chaufour à deux foyers, une scierie à vapeur avec pompe d'exhaure et une machine d'extraction, une maison d'habitation avec des écuries et des bureaux. La recherche architecturale et esthétique n'était sûrement pas absente des préoccupations de ce maître de carrière. L'aspect de la maison avec une façade classique et des ouvertures en plein cintre aux annexes en est un témoignage. Le four à chaux a été démoli et les restes des ateliers servent de remise à une entreprise privée. Au bord du trou d'eau, une cheminée rappelle la pompe d'exhaure établie après 1871. Un bâtiment abritant les installations électriques et deux rampes de remontée des blocs montrent aussi l'évolution de l'exploitation. Si Jean-Baptiste Durieux a fait faillite vers 1850, la société a subsisté sous le nom de carrière Broquet et de société anonyme des carrières et fours à chaux de la Dendre. À côté des carrières, la brasserie d'Auguste Rivière (1852) présente un intérêt architectural. La salle du rez-de-chaussée est couverte de voûtes en briques sur bardeaux qui retombent sur des colonnes du XV^{ème} ou du XVI^{ème} siècle. Dans la même rue de la Fosse, des maisons ouvrières du XIX^{ème} siècle ont conservé un aspect pittoresque. Elles sont construites en briques ou en moellons, blanchies à la chaux et goudronnées au soubassement.

Les bâtiments de la carrière Rivière sont inoccupés. La Société Nationale

PLAN GÉOMÉTRIQUE d'un terrain situé sur MAFFLES appartenant à monsieur pierre Riviere

1896
5 oct 1896
K 71



des Eaux est propriétaire du terrain compris entre la Dendre et le chemin de fer ainsi que des abords du trou d'eau situé entre le chemin de fer et la chaussée de Mons. Ne pourrait-elle permettre l'aménagement de cet ensemble en parc d'archéologie industrielle? Les ateliers et la scierie appartiennent à un propriétaire privé. Ne serait-il pas possible de trouver les ressources nécessaires pour acheter, préserver et restaurer ces bâtiments? Outre l'intérêt historique et archéologique, le site présente un attrait touristique grâce à ses lacs artificiels et à sa riche végétation. Les défenseurs de la nature souhaitent aussi sa mise en réserve pour sa valeur biologique et géologique. Faut-il, une fois de plus, laisser disparaître sans rien tenter les derniers témoins suggestifs de toute une activité économique et sociale?

Jean-Pierre Ducastelle.

LES ACTIVITÉS DU CENTRE D'ARCHÉOLOGIE INDUSTRIELLE

LA FICHE D'INVENTAIRE

La première tâche du Centre a été d'établir une fiche qui permette de décrire tout monument ou site inventorié.

Nous remercions tous les membres du Centre qui ont collaboré à sa rédaction et en particulier Melle Christiane Piérard, MM. L.F. Génicot, E. Helin, A. Linters, J. Mertens, et F. Roelants du Vivier.

Explications complémentaires.

La fiche et les documents annexes restent la propriété de l'Auteur. Le Centre les lui renverra après en avoir pris photocopie. Ces documents porteront chaque fois qu'ils seront utilisés le nom de leur Auteur.

1. Localisation : Indiquer le n° cadastral; si le site se trouve dans un hameau ou un lieudit, en indiquer le nom.

2. Type : Préciser quelle activité industrielle a été exercée. Si le site a connu au cours du temps des activités industrielles diverses, il est important de l'indiquer.

Dénomination : donner la raison sociale, ou l'appellation usuelle (p.ex : Fourneau St-Michel)

Légende du plan : Plan introduit en 1825 pour l'établissement d'un four à chaux, au début de l'exploitation de la carrière Pierre Rivière. Les fours à chaux indiqués ici sont actuellement en ruine ou démolis. Un nouveau four a été construit après 1884 au bord de la décharge de la carrière. La maison et ses annexes seront construites entre la Dendre et la maison indiquée ici. Le trou d'exploitation occupe maintenant tous les terrains entourant ici la carrière y compris les chemins et les propriétés de Malengreau. La carrière de héritiers Co(u)wez a été reprise par Auguste Rivière vers 1850-55 et a été intégrée à l'entreprise Rivière Frères et Sœurs à la fin du XIXème siècle. (Archives de la Ville d'Ath, *Cartes et plans*, S 125).

1	
2	
3	
4	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	
27	
	HN

1. LOCALISATION

Commune : N° Postal : Province :
 Numérotation cadastrale : Rue et n° :
 Coordonnées géographiques : Hameau ou lieu-dit :

2. TYPE (p.ex usine, mine, canal, gare, magasin, etc. etc.) :

Dénomination :
 En fonction : oui - non (depuis)

3. PROPRIETAIRE :

locataire / concierge :

4. DATE :

Source(s) :

5. DESCRIPTION

Superficie : architecte : (-
 Etat de conservation :
 Caractéristiques principales :
 (ne pas oublier plan-croquis orienté au verso, SVP)

6. OUTILLAGE ET MACHINES :

7. DOCUMENTATION

Sources inédites, imprimées, iconographiques :

Photo(s) ou de préférence clichés, négatifs
 liste ci-jointe

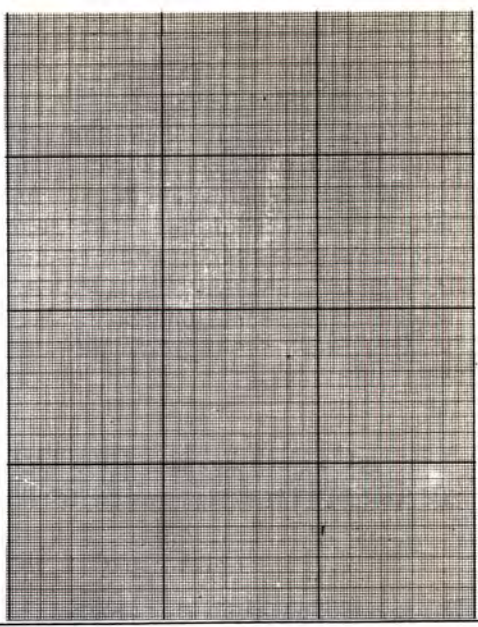
date des photos : à renvoyer : oui - non

Nom et adresse du correspondant :

Signature : Date :

à renvoyer à Centre d'Archéologie Industrielle
 Bibliothèque royale Albert 1er
 Cartes et plans
 Boulevard de l'Empereur, 4
 1000 BRUXELLES

Plan - croquis :



3. Propriétaire : Nom, adresse et téléphone du propriétaire *actuel* et de l'occupant éventuel ainsi que du notaire chargé de la vente s'il y a lieu.

4. Date : Préciser le plus possible la ou les époques de construction, sinon ajouter «approx» (approximativement); indiquer la source de l'information.

5. Description : Renseigner la superficie, même approximative, du site du bâtiment et le nom de l'architecte éventuel avec ses dates de naissance et de décès. Ensuite l'état de conservation actuel : partiellement ou entièrement ruiné?

Quelles menaces pèsent sur le site?

Caractéristiques principales du site : une description détaillée n'est pas indispensable; c'est *l'allure générale* du site qu'il faut présenter. Les matériaux de construction, les types d'ouverture, de toiture, de clôture seront indiqués.

Un plan-croquis au verso de la fiche complètera la description. Il sera orienté; pour le reste, il peut s'agir d'une ébauche sans échelle; mais toujours avec les *dimensions* inscrites en regard du dessin. Voies d'accès, porte : indiquer si le site est boisé ou non, accessible ou non sans autorisation. Mise en vente annoncée à la date du ...

6. Outillage et machines : Si le site en est dépourvu, le noter, sinon quel type d'outillage, en quel état. Si certaines pièces sont entreposées en un autre lieu, il convient de le signaler. Certaines machines peuvent-elles être déplacées? démontées? enlevées par des visiteurs?

7. Documentation : Manuscrits, monographies locales, ouvrages divers, dessins, photos etc. et éventuellement l'adresse des personnes ou des organismes possédant tel ou tel document.

N.B. Il est loisible à tout correspondant d' étoffer sa fiche d'inventaire par des détails supplémentaires.

Inscrire alors le nombre de feuillets joints en annexe.

LE COLLOQUE ANNUEL

A la suite du succès connu par le Colloque organisé en 1973 à Mons et au Grand Hornu (1), les statuts du Centre ont prévu la tenue annuelle d'un Colloque. A sa demande, le «Centrum voor Bedrijfsgechiedenis» (Centre pour l'histoire de l'entreprise) des Facultés Universitaires Saint-Ignace d'Anvers (U.F.S.I.A.) sous la direction du Professeur Dr. R. Baetens, a mis sur pied le samedi 26 octobre 1974 un colloque consacré à l'archéologie industrielle en général et en particulier au port d'Anvers. Les communications présentées sur les différents types de sources et sur des problèmes plus précis ont montré l'orientation de la méthodologie et

(1) Cfr. M. BRUWIER, «A propos du colloque d'Archéologie industrielle des 26 et 27 mai 1973. Université de l'Etat à Mons, Le Grand Hornu», dans *Revue Belge d'histoire contemporaine*, IV, 1973, 3-4-, p. 515-525.

des recherches en cours. Puisque l'Archéologie industrielle a nécessairement une base technologique, les organisateurs du Colloque ont fait appel à des historiens et à des ingénieurs. Un exposé des plus suggestifs sur les entrepôts de 1874 et 1974 dû au Dr. Thijs fut suivi d'une esquisse de techniques mises en œuvre comme source d'énergie et d'une étude chiffrée montrant la liaison entre l'évolution technologique et la progression du trafic par des responsables des services techniques du port, MM. Himler et Thues.

Une visite guidée de quelques installations anciennes permit enfin aux participants de prendre contact avec des monuments d'archéologie industrielle.

Table des matières du bulletin flamand..

Inleiding

Gebouwen en landschappen

A. Linters: De hangbrug te Bazel (ca. 1820)

De jeneverstokerij Theunissen te Hasselt

De bescherming van het industrieel-archeologisch patrimonium.

J.F. De Schepper: Het wettelijk beschermen van gebouwen en landschappen

Geschreven, gedrukt en iconografisch bronnenmateriaal

C. Roose: Het fonds «Gevaarlijke en ongezonde gebouwen»: een belangrijke bron voor industriële archeologie

Werkzaamheden van het Centrum voor Industriële Archeologie

De inventarisatiefiche

Jaarlijks colloquium

Het Centrum en het Europees jaar voor het bouwkundig erfgoed (1975)

éd. resp.: g. van den abeele, rue des sols - 1000-bruxelles